

Introduction

« Dans cette Afrique massive, aux reliefs peu accentués, se trouve une forteresse, un pays à part... Ce plateau se compose d'un amas de terrasses volcaniques, lourdement assises, puissamment musclées, servant de socle colossal à une forêt de donjons aux formes variées et étranges, s'élevant parfois à 4 000 et 5 000 m, revêtues de neiges persistantes et de champs de grêlons. » Voilà comment René Pilou décrit pour les lecteurs du numéro d'avril 1901 de la *Revue des Deux Mondes* la branche septentrionale du Rift. Il n'hésite pas plus loin à qualifier l'actuelle Éthiopie « d'Auvergne en pleine Afrique ». Quant à J. BAETEMAN (1930), il retrouve dans cette même région les traits « d'une Suisse, mais une Suisse sauvage, triste, désolée, dénudée, brûlée, halée par un soleil de feu ! »

Au-delà de ces visions très « eurocentrées », ce sont donc les reliefs élevés et tourmentés, issus des grands mouvements tectoniques liés depuis le Tertiaire à la vie du Rift africain, qui ont d'abord retenu l'attention des voyageurs et des géographes. Le système géomorphologique né de cette grande fracture de l'écorce terrestre qui court du lac Nyasa à la mer Rouge et jusqu'aux dépressions syriennes juxtapose constamment des plaines de basse altitude et de hauts massifs montagneux. Originalité majeure de la partie orientale du continent, ces contrastes topographiques forts et répétés deviennent, selon F. Maurette dans la monumentale *Géographie universelle* de VIDAL DE LA BLACHE et GALLOIS (1938), une véritable marque identitaire. Pour J. DORESE (1971), c'est la Corne de l'Afrique tout entière qui se structure autour de ce gigantesque sillon : ainsi, en considérant le relief et l'hydrographie, la végétation et la faune mais aussi l'histoire des sociétés humaines, les vastes étendues de savanes arides qui bordent la mer Rouge ne peuvent être disjointes des montagnes du Rift.

C'est également aux particularités du relief que font directement ou indirectement référence la quasi-totalité des auteurs qui ont contribué à cet ouvrage, lorsqu'ils s'efforcent de dégager, chacun dans le champ de la discipline qu'ils représentent, les traits les plus marquants de cette région. Qu'ils traitent de la flore, des végétations ou des faunes, de l'agriculture, de l'élevage ou des formes de relations entre les hommes et la nature, les textes réunis ici prennent acte de la prégnance du contexte géomorphologique et s'efforcent d'en cerner l'influence ou le rôle.

Au fil des chapitres, les caractères principaux de la région du Rift se dessinent peu à peu : les maîtres mots sont diversité, contraste et originalité, aussi bien à propos des composants de la nature que de leur usage par les sociétés humaines. Dans sa diversité, le Rift offre une vitrine quasi exhaustive de l'ensemble du continent africain en même temps qu'un conservatoire pour nombre d'éléments naturels et d'usages qui ont pratiquement disparu ailleurs.

Finalement, la personnalité de cette région est plutôt à rechercher dans l'existence d'une réalité à double face. Si les termes « isolement » et « endémisme » reviennent fréquemment sous la plume de nos auteurs naturalistes, les traits que les observateurs des pratiques humaines se plaisent à souligner sont plutôt centrés autour de l'organisation des complémentarités, de la circulation et des échanges entre étages altitudinaux aux propriétés éco-climatiques et aux ressources très différentes.

Des contrastes saisissants, une diversité forte

Les nombreux accidents du relief – hauts plateaux issus du jeu des failles, recouverts de coulées de laves et de cônes volcaniques plus hauts encore – ont d’abord une influence majeure sur le climat : globalement, il est moins chaud que dans le reste de l’Afrique tropicale et équatoriale. Si l’altitude fait décroître régulièrement les températures, son influence sur les pluies est, comme le rappelle Jean-Louis Guillaumet, beaucoup plus subtile : le long des pentes, la pluviosité augmente d’abord pour se réduire ensuite, au-delà de 3 500 m, et les sommets sont relativement arides.

Les accidents topographiques multiplient les situations contrastées et la variété des climats. L’existence de failles transverses et le jeu des effondrements et des surrections découpent le grand accident tectonique nord-sud en plusieurs compartiments et branches plus ou moins isolés. Le Rift africain figure parmi les rares endroits du monde où l’on passe sur des distances très courtes, quelques dizaines de kilomètres et parfois moins, du tempéré au tropical. Le tapis végétal, la faune, les ressources qui en sont issues et le genre de vie des habitants offrent, dans les multiples situations compartimentées qui jalonnent le Rift, des contrastes que l’on ne trouve jamais dans les vastes étendues de forêts, de savanes et de désert qui ceignent en larges bandes est-ouest le reste de l’Afrique.

Des flores plus originales que riches

Décrire la diversité des végétations et des flores le long du Rift est une gageure. Devant l’impossibilité d’en rendre compte en totalité, nous avons pris le parti, dans cet ouvrage, de nous concentrer sur deux éléments fort contrastés mais très représentatifs du Rift : d’une part, les végétations des zones arides, que Henry Noël Le Houérou nous décrit et analyse, d’autre part, celles qui croissent dans les massifs montagneux, dont Jean-Louis Guillaumet nous restitue l’originalité.

Comme partout ailleurs dans le monde, les tapis végétaux sont le reflet des pluies : la quantité et la répartition de ces dernières au long de l’année dépendent à la fois des vents d’est, moussons et alizés, qui viennent de l’océan Indien, et de ceux, liés à la discontinuité intertropicale, qui viennent, par l’ouest, de l’océan Atlantique. Les régimes sont donc très divers, depuis les climats hyper-arides du bord de la mer Rouge jusqu’aux zones très arrosées du flanc sud des reliefs, où il peut tomber plus de 3 000 mm d’eau par an, en une ou deux saisons des pluies.

Les climats pour le moins hostiles qui font des vallées structurales du Rift, notamment dans sa partie septentrionale, un véritable « pôle » de chaleur du globe ne permettent guère le développement de végétations exubérantes, mais celles-ci n’en ont pas moins un très grand intérêt, aussi bien pour la science que pour les faunes et les humains qui tentent de tirer profit de ces zones inhospitalières. Comme nous le rappelle justement Esther Katz, ce sont au sein de ces formations que croissent les arbres qui fournissent la production la plus emblématique et la plus anciennement exploitée de cette région du monde : les myrrhes et les encens. Les maigres couverts herbeux et les buissons plus ou moins épineux servent de nourriture au chameau à une bosse, ce dromadaire omniprésent dans les basses

terres, sans lequel nombre des sociétés de pasteurs qui peuplent le Rift ne sauraient survivre : il leur permet encore actuellement de se faire une place dans l'économie régionale, au travers de la production de lait et de viande.

Dans son texte, H. N. Le Houérou précise d'emblée que la flore sèche du Rift n'a jamais été étudiée ni recensée dans son ensemble et notre auteur tente une première estimation qui le conduit à avancer une richesse aréale de 200 espèces pour 10 000 km², comparable à celle de la plupart des pays de l'Afrique de l'Ouest, mais bien inférieure à celle de Madagascar, de l'Afrique du Sud ou de l'Est africain dans son ensemble.

L'intérêt scientifique de cette flore tient surtout à la présence de 7 000 espèces endémiques, c'est-à-dire qui ne se rencontrent nulle part ailleurs dans le monde. Elles sont donc un élément essentiel à la richesse de la *Rand Flora*, la fameuse « Grande Flore Sèche » de l'Afrique, qui vit aussi bien au nord du continent, dans le Sahara et ses sahels que dans les déserts de l'hémisphère Sud, au Kalahari et en Afrique du Sud.

Les montagnes de l'Afrique du Rift constituent pour le continent tout entier un ensemble quasi unique qui abrite des végétations et des flores si exceptionnelles qu'elles ont suscité, et suscitent encore, l'intérêt passionné de générations de botanistes et de protecteurs de la nature. La flore montagnarde ne compte pas moins de 3 000 espèces endémiques. Forêts montagnardes de feuillus et de résineux, bosquets et prairies, buissons d'immortelles ou tapis de mousses et de lichens se succèdent sur les pentes, des étages les plus humides jusqu'aux sommets enneigés. Jean-Louis Guillaumet nous décrit notamment d'étonnantes bamboueraies endémiques, uniques dans le continent, et l'étage afro-alpin, sur les sommets les plus hauts, où prospèrent des plantes aussi spectaculaires que les séneçons et les lobélies géants, les bruyères arborescentes et les immortelles épineuses.

Les grandes forêts toujours vertes, riches en ligneux et en fougères arborescentes, constituent elles aussi une des originalités de la région. Parmi elles, les forêts du Kaffa abritent dans leurs sous-bois les formes sauvages du caféier *arabica* dont Bernard Charlery de la Masselière nous conte les tribulations dans toute l'Afrique de l'Est. Même si les protecteurs de la nature lancent régulièrement des cris d'alarme et stigmatisent les déboisements, la plupart de ces forêts sont encore bien présentes dans les paysages. Les communautés paysannes, comme le soulignent Alain Gascon ou Hubert Cochet, ne sont pas toutes les ennemies des arbres, et leur laissent toujours une place importante dans leurs champs et dans les jardins. Rappelons également que c'est non loin du Rift kényan et tanzanien que prospèrent certains des plus intéressants jardins agroforestiers d'Afrique (VERDEAUX, 2003).

Des faunes emblématiques

Pour le grand public, ce ne sont certainement pas les écosystèmes d'altitude qui sont emblématiques de l'Afrique orientale. Tout au plus, la silhouette géométrique du Kilimandjaro sert-elle d'arrière-plan à un paysage beaucoup plus parlant à l'imaginaire occidental : les vastes savanes herbeuses semées d'acacias parasols et d'euphorbes candélabres où prospère la grande faune africaine. Estienne Rodary

évoque ces espaces qui font du Rift l'une des destinations phares du tourisme de nature, à l'échelle mondiale. L'auteur nous précise au passage que le mot « safari » signifie « voyager » en swahili, langue très parlée dans la région, et montre que derrière l'image idyllique d'un paradis originel se cachent souvent des conflits d'accès qui font peser d'insidieuses menaces sur l'environnement et entraînent trop souvent la marginalisation des populations locales.

Quoique ces savanes puissent paraître des écosystèmes assez pauvres et monotones, comparées aux grandes forêts tropicales, leurs incroyables variations saisonnières, de l'explosion de la saison des pluies aux repousses nourrissantes qui suivent le passage des feux, en font des milieux très productifs. Tout en soulignant que les différentes zones du Rift ne sont pas aux yeux des zoologues des endroits bien originaux, Jacques Cuisin nous indique que leurs savanes n'en abritent pas moins une concentration d'animaux qu'on ne rencontre plus nulle part ailleurs sur le continent, qu'il s'agisse de grands mammifères comme les fameux *big five* (rhinocéros, girafe, lion, zèbre, éléphant) ou de groupes de taille plus modeste : rongeurs, reptiles, insectes... Évoquer, depuis l'essor mondial de la télévision, les amples migrations saisonnières des grands troupeaux d'herbivores de l'Est africain relève presque de la banalité : le voyage des 400 000 gnous à queue noire qui suivent les pluies entre le lac Victoria et les plaines de la branche orientale du Rift est une attraction touristique bien connue et une image largement exploitée. Jacques Cuisin nous signale un fait moins spectaculaire mais tout aussi essentiel, l'importance écologique des grandes savanes d'Afrique orientale pour les populations d'oiseaux d'Europe, puisqu'elles sont le territoire d'hivernage d'un grand nombre de ces dernières.

Souvent oubliée, mais pourtant portée au pinacle par les spécialistes, la faune piscicole des grands lacs du Rift n'est pas absente de notre ouvrage. Yves Fermon nous en décrit l'extrême diversité et évoque les menaces qui pèsent sur elle : l'avidité des aquariophiles collectionneurs n'est d'ailleurs pas la moindre !

Un forme originale d'intensification agricole qui confine au jardinage

L'architecture montagneuse engendrée par l'activité du Rift africain, en créant de vastes massifs assez bien arrosés et protégés des hautes températures favorables aux grandes pandémies tropicales, n'est pas étrangère à la constitution historique, tout le long du Rift, de foyers de fortes concentrations humaines. Du bastion éthiopien aux montagnes du Malawi en passant par les milles collines du Rwanda et du Burundi s'est constituée une véritable « dorsale » de fortes densités démographiques, pour reprendre l'expression de Hubert Cochet. Elle n'est interrompue que par l'échancrure aride de la dépression du lac Turkana entre l'Éthiopie et l'Afrique des Grands Lacs, et par le corridor tanzano-zambien au sud, lui aussi nettement moins peuplé.

La diversité des agricultures, des élevages et toutes les combinaisons auxquelles elles se prêtent avec la cueillette, la chasse ou la pêche sont redevables de la rencontre entre ces implantations humaines, à la fois denses et souvent très anciennes, et une palette étendue de ressources naturelles, aussi bien endémiques qu'in-

roduites. H. Cochet dresse un vaste panorama des systèmes agraires le long du Rift. Il nous apprend au passage que les phénomènes d'érosion et de ruissellements, liés aux contextes montagnards, ne sont pas toujours des facteurs défavorables. Il est même des versants aux sols « rajeunis » par une certaine érosion, parfois plus fertiles que ceux des zones planes. De plus, les agriculteurs savent depuis toujours atténuer la force du ravinement : Élise Demeulenaere évoque les kilomètres de murets de pierre que les Konso d'Éthiopie ont bâtis sur les flancs de leurs collines.

Les fortes densités humaines et les contraintes d'érosion confèrent souvent à l'agriculture montagnarde un caractère intensif, minutieux et étroitement contrôlé, qui se rapproche pour Élisabeth Chouvin comme pour Hubert Cochet des pratiques horticoles : ces deux auteurs parlent volontiers d'agriculture jardinée, ou encore, à propos des paysans de ces régions, des « jardiniers du Rift ».

Une riche palette de formes d'élevage

Bernard Faye et Christian Meyer, quant à eux, retrouvent dans le Rift africain une diversité de systèmes d'élevage qui recouvre largement tout ce qu'on peut observer sur l'ensemble du continent africain. Cette situation est, encore une fois, autant le résultat des contraintes et données environnementales que celui de l'inventivité de populations humaines très diversifiées dont les cultures, les religions, les habitudes alimentaires façonnent une très grande variété de modes d'élevage. D'une manière globale, les basses terres arides sont le domaine de l'élevage extensif : grands troupeaux de bovins, d'ovins et de caprins, mais aussi omniprésence dans le Rift septentrional du chameau à une bosse. Comme nous le rappelle B. Faye, cet animal n'est certes pas originaire de l'Afrique, mais il est devenu l'emblème de la Corne orientale. Il constitue une ressource en viande de première importance, ce qui est une originalité dans le continent tout entier.

L'élevage dans les zones arides s'accompagne de certaines activités connexes, telles la chasse ou la cueillette. Par ce biais, ces contrées réputées hostiles entrent dans des circuits commerciaux internationaux modernes, non seulement par l'exportation de viande mais aussi, selon Esther Katz, grâce à la production de résines odorantes. Avec certains pays de la péninsule Arabique comme le Yémen, la Somalie et l'Éthiopie sont les deux plus grands exportateurs de myrrhes et d'encens du monde.

Toutes les variantes existent entre les systèmes pastoraux et les systèmes agricoles : la règle générale est l'association entre agriculture et élevage. Les régions mieux arrosées, souvent situées à des altitudes moyennes, sont vouées de longue date à l'agriculture. Cependant, l'élevage n'en est pas absent et peut même y devenir un indispensable complément aux activités agricoles. Dans le Rift, les systèmes agropastoraux sont légion et s'observent partout dans les zones de piémont, à l'interface des régions pastorales et des hauts plateaux ou des massifs montagneux, mais également dans les zones d'altitude moyenne au cœur même du Rift, en particulier dans l'Afrique des Grands Lacs (Ouganda, Rwanda, Burundi). C'est sur l'articulation entre élevage et agriculture que reposent en partie les échanges altitudinaux que nous décrivent É. Chouvin et É. Demeulenaere, au bord du Rift éthiopien.

L'une des traductions les plus explicites de l'emprise et de la maîtrise ancienne de l'homme sur les éléments de la nature est, après le façonnage des paysages, la diversité des variétés végétales et des races animales due à l'ancienneté de leur domestication et de leurs utilisations dans la région. Là encore, à en croire nos auteurs, la place du Rift est loin d'être négligeable. B. Faye et C. Meyer citent de très nombreuses races bovines et camélines. Ils évoquent, comme E. Chouvin, diverses races de moutons montagnards ; quant à Michel Chauvet, il nous rappelle que c'est en Afrique orientale que le célèbre généticien russe N. I. Vavilov situa l'un des huit centres mondiaux de diversité et de domestication des plantes cultivées. Trop souvent ignorée, la participation africaine à la gamme actuelle des plantes cultivées est pourtant essentielle. Elle est à la fois le résultat de la convergence d'influences extérieures, de conditions environnementales très diverses et de l'existence d'un grand nombre de groupes culturels qui ont su sélectionner et créer une multitude de variétés nouvelles adaptées à leurs besoins propres.

Isolement et permanence : le Rift comme conservatoire

Plusieurs de nos auteurs expliquent les originalités qu'ils décrivent par le rôle de barrière que la topographie tourmentée du Rift joue vis-à-vis des échanges de faunes, de flores mais aussi des échanges culturels. Les articles naturalistes parlent tous d'endémisme, c'est-à-dire du fait que des plantes, des animaux ou d'autres éléments du vivant ne se trouvent que dans certains endroits. Chacun des compartiments que le Rift découpe dans l'Afrique de l'Est renferme ses propres endémismes et particularités culturelles : l'isolement les a conservés jusqu'à nos jours.

Les divers massifs montagnards sont une parfaite illustration de cette situation. J. L. Guillaumet nous explique que l'originalité de chacun est tout à la fois la résultante des mouvements orogéniques liés à la formation du Rift et celle des changements climatiques qui ont permis des alternances de migrations et d'isolements des flores. Les massifs à faible taux d'endémisme, les Virunga par exemple, seraient plus récents que les massifs à taux élevé, et la forte présence de taxons tempérés dans les hauteurs résulterait de migrations à la faveur d'événements climatiques favorables, suivies d'isolement.

Selon Jacques Cuisin, les paysages très originaux et les divers milieux qu'on trouve dans la région du Rift recèlent aussi des groupes d'animaux endémiques, parfois même à l'échelle d'un petit territoire, d'une vallée, d'un unique massif montagneux. Certaines espèces ont trouvé là un refuge suite aux divers changements climatiques qui se sont succédé depuis le Pléistocène moyen ou supérieur. Ainsi, deux petits insectivores des torrents de montagne, aux caractères primitifs, sont en fait les derniers témoins de familles beaucoup plus répandues à des ères plus reculées.

Les mêmes mouvements géologiques et changements climatiques anciens ont entraîné la formation de véritables isolats, qui sont à l'origine des caractères très particuliers de la faune piscicole des grands lacs. Cette histoire particulière conduit à la prédominance massive d'une seule famille de poissons, les Cichlidés, qui à elle seule joue tous les rôles remplis ailleurs par plusieurs groupes. Les spécialisations

au sein de cette même famille sont donc multiples et poussées à l'extrême. Yves Fermon nous explique que toutes les ressources possibles sont utilisées par des Cichlidae spécialisés, depuis les herbivores et détritivores jusqu'aux carnivores, en passant par les molluscivores, les insectivores et même les curieux « lépidophages », étroitement spécialisés dans la consommation des écailles des autres espèces ! Chaque lac possède ses propres Cichlidés : leur nombre et leur originalité sont le fidèle reflet de l'ancienneté de l'apparition de ces milieux et de l'histoire des échanges et des isolements.

Face à toutes les originalités floristiques et faunistiques du Rift, il n'est donc pas étonnant que dans les dispositifs mondiaux de conservation de la biodiversité et de la nature, cette partie du continent africain occupe une position phare. Le Kenya, la Tanzanie et l'Éthiopie mais aussi, hors du Rift proprement dit, l'Afrique du Sud et la Namibie possèdent une impressionnante quantité de parcs naturels, de réserves et de forêts classées. Les plus grandes instances internationales de protection de la diversité choisissent de focaliser leur action sur des écosystèmes de la région du Rift. Ainsi, Conservation International et WWF, les plus célèbres et puissantes ONG internationales de protection de la nature, ont inclus les montagnes du Kenya et de la Tanzanie dans l'un des 25 *hot spots* de biodiversité du monde : leurs composantes naturelles sont considérées comme si intéressantes mais aussi si menacées qu'elles méritent en priorité les soins et la plus grande attention de la communauté internationale (MYERS *et al.*, 2000).

L'Afrique de l'Est et, en particulier, les montagnes où se concentre l'essentiel de l'activité agricole sont aussi, on l'a vu, des lieux de peuplements humains anciens et denses. Les basses terres, aux paysages moins variés, et qui apparaissent si peu peuplées en regard des hautes terres, occupent d'immenses espaces qui semblent séparer les uns des autres les grands foyers de concentration humaine situés en altitude. Chacun d'eux fait irrésistiblement penser à une île émergeant au-dessus de la plaine où se concentrent habitats, champs cultivés et jardins, formant ainsi à l'échelle du Rift une sorte d'immense archipel vert pour reprendre l'expression de H. Cochet. Si chacune de ces « îles » a des particularités faunistiques et floristiques, elle possède aussi très souvent des agricultures, des élevages et des façons d'utiliser la nature qui lui sont propres. Les productions localisées sont légion : ainsi, les cafés des montagnes kényanes et ceux des divers massifs éthiopiens ont chacun leur personnalité, et les effets de terroirs sont fréquents (ROUSSEL et VERDEAUX, 2004).

Couloirs de migration et complémentarités verticales : le Rift, lieu d'échanges

Si le Rift crée des conditions géographiques susceptibles d'encourager isolement et endémisme, nos auteurs montrent aussi qu'il favorise en même temps les échanges et la circulation. Les hauts plateaux dénudés et horizontaux d'Éthiopie, par exemple, mais surtout les fonds des vallées s'évasant parfois en vastes plaines qui, les unes succédant aux autres, traversent toute la région créent des couloirs qui ont de tout temps été empruntés par les hommes, les animaux et les plantes. Par ailleurs, ces reliefs juxtaposent, selon l'altitude et l'exposition, des environne-

ments très divers que les sociétés humaines se sont ingénérées à rendre complémentaires tant du point de vue agro-écologique que social et politique et, par conséquent, propices aux échanges, marchands ou non, entre groupes spécialisés.

Le Rift africain, comme son prolongement proche-oriental, a toujours constitué des axes de passage pour les plantes et les animaux, et des voies d'invasion ou de migration pour les hommes. Il n'en reste pas moins que chacun des tronçons garde encore une originalité forte, qu'elle soit naturelle ou créée par l'homme, qui se traduit le plus souvent par des spécialisations et des échanges entre groupes répartis selon les étagements altitudinaux. Cette structure croisée, qui articule permanence et circulation, n'est sans doute pas étrangère au fait que cette région a connu de nombreuses sélections, domestications ou croisements, tant de plantes que d'animaux. Pour M. Chauvet, ce rôle de foyer de domestication et de diversification de plantes cultivées est au demeurant congruent avec le fait que la région soit aussi le creuset de quelques-unes des plus anciennes civilisations agraires, agropastorales et pastorales du monde, que ce soit le long du Rift africain ou dans les vallées du Proche-Orient.

Simultanément, les couloirs horizontaux ont permis à certaines populations d'effectuer de lentes migrations. C'est par exemple le cas de la descente progressive vers le sud des groupes de langue nilotique. Cette structuration recoupe enfin une dichotomie ancienne, en partie confortée par les politiques coloniales, et qui garde une certaine actualité malgré une tendance générale à des recompositions dues en particulier à l'accroissement de la pression foncière. Cette distinction est celle qui s'opère entre, d'une part, les plaines basses, souvent sèches, peu peuplées et parcourues ou utilisées de façon extensive par des groupes de pasteurs et, d'autre part, les versants des massifs ou les hauts plateaux plus arrosés, densément occupés par des sociétés agraires ou agropastorales.

Les migrations le long du Rift

Dès la fin du XIX^e siècle, les botanistes ont mis en évidence les fortes affinités entre les flores des milieux arides du Sahara et des sahels maghrébins et subsahariens d'un côté, et du sud de l'Afrique de l'autre. H. N Le Houérou nous donne une des explications les plus couramment admises : cette parenté serait due aux migrations de certaines plantes du sud vers le nord du continent. Intervenues à la fin du Quaternaire, voire au début de l'ère historique, ces mouvements auraient très vraisemblablement emprunté le Rift oriental à l'occasion d'épisodes climatiques arides.

Plus proches dans le temps, d'autres circulations ont eu et ont encore pour théâtre les couloirs du Rift. Après avoir évoqué les multiples façons d'élever des animaux dans cette région d'Afrique, B. Faye et C. Meyer soulignent une autre caractéristique du Rift : les vallées qui traversent sur quasiment toute sa longueur la façade orientale du continent ont joué et jouent encore un rôle de facilitation dans les échanges entre les populations, notamment pour les éleveurs et leurs troupeaux, en particulier de bovins. Les vertus complémentaires de leurs différentes races n'ont pas manqué de se trouver réunies par croisement et les produits obtenus ont permis l'expansion géographique de l'élevage. Les Ankolé par exemple,

métis taurin-zébu, sont maintenant largement répandus dans l'Afrique des Grands Lacs : leur cornage impressionnant, leur belle robe rouge mais surtout leur extraordinaire résistance à la maladie du sommeil expliquent leur succès.

De nos jours, le Rift demeure souvent l'axe de déplacement du bétail à destination des marchés de consommation. C'est le cas en Éthiopie pour les troupeaux des pasteurs Borana, qui utilisent les lacs du fond de la dépression comme autant d'étapes sur leur chemin vers le marché d'Addis-Abeba. C'est aussi le chemin que prennent les troupeaux de dromadaires de boucherie qui rejoignent les ports de la mer Rouge.

Bien qu'il n'en soit pas originaire, le dromadaire, chameau à une bosse, est devenu un emblème de la Corne de l'Afrique qui en est la première région d'élevage au monde. Il s'est peu à peu répandu bien au-delà de son ère d'utilisation dominante, via la branche orientale du Rift. Ainsi, sur les basses pentes du mont Kenya, il est élevé en ranch pour sa viande. On en rencontre même quelques spécimens jusqu'aux confins arides du Rift oriental, à la frontière avec la Tanzanie, venus là dans le sillage de marchands somalis à la recherche d'opportunités transfrontalières. Certes, dans ces deux cas, sa présence et son usage y sont à la fois récents et anecdotiques, mais ailleurs, dans les principales régions d'élevage, il prend une place accrue dans l'économie locale. S'il a d'abord permis de valoriser en les rendant accessibles des milieux pour le moins désolés, le dromadaire est désormais destiné à une production de viande et de lait de plus en plus inscrite dans la logique marchande : les circuits d'exportation de bêtes sur pied, à destination de la péninsule Arabique principalement, sont de plus en plus importants et performants.

Dans le domaine des plantes cultivées également, à des périodes difficiles à préciser mais beaucoup plus anciennes, on peut se demander par quelles voies, sinon celles de ce même ensemble de dépressions qui coupent les hautes terres éthiopiennes en direction de la mer Rouge, auraient pu être introduites, ou au contraire exportées, certaines de ces plantes présentes aujourd'hui encore en Éthiopie et dont les ancêtres mais aussi les descendants sont proche-orientaux ou asiatiques, plus particulièrement indiens. M. Chauvet précise que grâce à leurs climats tempérés, les montagnes de l'Afrique orientale et, tout particulièrement, les hauts plateaux éthiopiens ont pu recevoir très tôt, dès 3000-4000 avant J.-C., tout un cortège de plantes cultivées fondatrices de l'agriculture du Croissant fertile. Le royaume de Saba (VIII^e-VI^e siècle av. J.-C.) avait maîtrisé des techniques d'irrigation qui permettaient le développement de l'agriculture dans les basses terres, assurant ainsi des relais entre Afrique et Asie.

L'importante diversification observée en Afrique de l'Est est liée à la conjugaison de deux facteurs : d'une part, des climats et, plus généralement, des contextes écologiques contrastés, dus en grande partie aux reliefs très accidentés du Rift, d'autre part, la grande variété tout autant que l'ancienneté de groupes culturels réfugiés dans les hautes terres. Leurs besoins spécifiques et leurs savoir-faire ont provoqué et permis de multiples sélections, essais et expérimentations qui sont à l'origine de l'extraordinaire diversité génétique des plantes cultivées de la région du Rift. La permanence de ces groupes humains et la continuité de leurs pratiques explique le succès de la diversification et le maintien de la diversité jusqu'à nos

jours. Mais les réformes agraires « modernistes », l'ouverture aux marchés internationaux ou la standardisation des méthodes de production sont, d'après nos auteurs, autant de menaces qui planent sur elles.

Des complémentarités organisées le long des pentes

La permanence à long terme de systèmes agraires viables dans les massifs montagneux du bord du Rift doit beaucoup à la mise en place d'échanges sophistiqués entre les basses terres environnantes et les hautes terres. L'escarpement n'isole pas, mais devient au contraire essentiel à la survie, et même facteur de réussite.

Selon la densité et l'histoire du peuplement ainsi que la taille et la morphologie de la pente occupée, la pluralité des situations peut être ramenée à deux grands types. Tantôt un même groupe organise en un système de production unique la complémentarité des ressources propres à chaque étage : c'est le cas du système de production des Chagga sur les basses pentes sud et est du massif du Kilimandjaro en Tanzanie (VERDEAUX, 2003), qui fait se succéder les jardins agroforestiers de la fameuse « ceinture café-banane » en altitude et les cultures de coton, de céréales ainsi que les pâturages dans les basses terres. Le système konso du sud-ouest de l'Éthiopie décrit par É. Demeulenaere relève également de ce type. Tantôt, comme l'illustre É. Chouvin à partir d'un exemple éthiopien, différents groupes se répartissent selon des étages qui sont en l'occurrence codifiés et nommés, depuis les hautes terres froides jusqu'aux basses terres arides et chaudes de piémont et de plaine, en passant par les terres tempérées de mi-pente. Chaque communauté se spécialise sur des productions et des activités spécifiquement adaptées au niveau d'altitude. Cette répartition correspond aussi à des découpages politiques et territoriaux congruents avec l'histoire et le type de peuplement. Dans le cas des Chagga, les unités politiques précoloniales correspondaient à des territoires parallèles disposés en lanière de haut en bas du versant (MOORE, 1986), alors que dans le cas de la bordure du Rift éthiopien présenté par É. Chouvin, les entités politiques et territoriales occupent des strates d'altitude distinctes, perpendiculaires à la pente.

Ce découpage induit enfin des échanges plus ou moins systématiques entre groupes spécialisés. À côté du commerce par troc ou achat sur les marchés, des réseaux trans-groupes basés souvent sur des solidarités entretenues ou des alliances matrimoniales permettent d'accéder à certains facteurs de production au travers d'échanges réciproques. Il peut s'agir d'échanges de graines par exemple, dans le cadre de stratégies d'amélioration des semences mais aussi, selon un modèle qui a été et reste en partie présent en plusieurs endroits du Kenya et de l'Éthiopie, d'un système d'accès alterné aux pâturages : ceux des basses terres, en saison des pluies, pour les habitants des hauteurs et, symétriquement, ceux de l'étage intermédiaire, en saison sèche, pour les habitants des basses terres. Un peu partout existaient des systèmes d'usage saisonnier de parcelles en basse terre. Ils permettaient aux paysans des hautes terres de diversifier leurs productions et de répartir les risques. Réciproquement, cet accès temporaire, en saison des pluies, fournissait aux gens des basses terres, éleveurs avant tout, l'opportunité d'une main-d'œuvre pour la mise en culture de leurs propres parcelles.

Ce cadre général d'échanges ancestraux n'exclut pas les évolutions agrotechniques et les recompositions sociales. Certes, ces systèmes de complémentarité utilisent les propriétés écologiques des différents niveaux du relief, mais ils sont aussi historiques, s'ajustant aux contextes politiques et institutionnels qui en modifient l'économie, au sens littéral d'ordonnement. Après avoir rappelé que ces solidarités et ces complémentarités n'ont jamais été figées, É. Chauvin remarque qu'elles tendent aujourd'hui à s'estomper : à titre d'exemple, le commerce en provenance ou à destination des grands marchés urbains tend à minimiser l'importance ou à modifier la structure des échanges altitudinaux localisés. Bien souvent, le sésame des marchés villageois des plateaux d'Éthiopie provient maintenant des grossistes de la capitale, et non plus des basses terres environnantes.

C'est du même type de logique d'articulation, ici entre espaces et ressources, que traitent Bernard Charlery de la Masselière et Hubert Cochet. Ces deux auteurs ont également en commun de proposer des analyses de l'évolution des relations entre sociétés et nature à l'échelle du Rift dans son ensemble, même s'ils le font selon deux registres distincts et au demeurant complémentaires. B. Charlery de la Masselière s'attache au rôle fondamental du café dans la structuration politique et sociale des territoires, aussi bien au niveau local que national et régional. On peut certes, nous dit l'auteur, associer le pointillé sur la carte des régions caféicoles avec le tracé de cette fameuse vallée du « matin du monde ». L'altitude tempérant la rudesse des températures de la zone intertropicale et favorisant les précipitations, la distribution le long d'un chapelet de hautes terres du caféier de l'espèce *arabica*, puisque c'est de lui seul qu'il s'agit, semble bien déterminée par les conditions écologiques. Cette impression de présence « naturelle » de l'*arabica* est encore renforcée par son origine régionale. Comme son nom ne l'indique pas, l'espèce *Coffea arabica*, aujourd'hui cultivée sur trois continents, est originaire du sud-ouest des hauts plateaux d'Abyssinie, plus précisément de cette *coffee forest* de la région de Jimma où elle existe toujours en peuplements spontanés ou semi-spontanés. Pourtant, il suffit de remonter brièvement avec l'auteur le cours de l'histoire pour découvrir que cette première impression est trompeuse. Le café est non seulement exploité mais aussi consommé en Abyssinie depuis plusieurs siècles, et son commerce s'est trouvé en expansion significative, en direction du Moyen-Orient et de l'Europe, dès le XVII^e siècle. En dehors de l'Éthiopie, sa présence dans quasiment toutes les hautes terres est due à sa réintroduction délibérée à partir des plants des jardins botaniques de l'île Bourbon au début de la période coloniale, précisément au tout début du XX^e siècle. Son insertion réussie dans les systèmes de production paysans a été un vecteur d'intégration territoriale et nationale. En valorisant les richesses agro-écologiques des hautes terres qui bordent le Rift africain, la culture du café les a finalement utilisés comme un axe majeur le long duquel s'est réalisé son développement spatial et temporel.

Ici comme partout ailleurs dans le monde tropical, la production du café est avant tout le fait de petits exploitants (TULET *et al.*, 1994) : en Afrique de l'Est, les caféiers *arabica* sont souvent inclus dans les jardins, autour des habitations. Ces jardins sont au centre des propos de H. Cochet. Pour lui, ils constituent, avec l'habitat dispersé, le trait le plus caractéristique des systèmes agraires de l'Afrique du Rift. Ces jardins-vergers, « véritables concentrés de diversité », sont au cœur de

l'agriculture des hautes et moyennes terres et A. Gascon attire l'attention sur leur rôle dans le maintien des espèces d'arbres et d'arbustes en Éthiopie.

Les jardins contiennent aussi bien des produits vivriers indispensables à la sécurité alimentaire des paysans (légumes verts, tubercules, fruits) que des cultures de rente, au premier rang desquelles le café mais aussi maintenant le khat, célèbre plante stimulante dont la consommation est en plein essor dans toute la région et jusque dans la péninsule Arabique.

Les pratiques culturales de type horticole sont certes anciennes, mais elles tendent à se complexifier et jouent un rôle de plus en plus essentiel dans le processus d'intensification des systèmes de production locaux. H. Cochet considère en effet que leur logique agrotechnique est une réponse originale et parfaitement adaptée au besoin d'optimiser l'usage des terres, d'autant que le contexte de libéralisation et de dérégulation que connaît le monde agricole tropical a souvent pour effet de rendre inaccessible le recours aux intrants d'origine industrielle. La minutie, le mélange des espèces, le traitement individuel des divers plants qui sont autant de pratiques par excellence horticoles s'appliquent même aux cultures de plein champ, tant les parcelles sont réduites comme le constate É. Demeulenaere dans les hautes terres konso. L'avenir des jardiniers du Rift semble donc de plus en plus suspendu à l'approfondissement par tous les moyens des processus d'intensification reposant surtout sur la force de travail de la famille et au maintien des réseaux d'échanges et d'innovation.

Les permanences et les dérives actuelles

Partout le long du Rift d'Afrique de l'Est, la réorganisation – voire l'affaiblissement – des complémentarités et des échanges verticaux est perceptible. Elle trouve certes son origine dans l'accroissement des pressions démographiques et foncières sur les hautes terres, que signalent la plupart des auteurs de cet ouvrage. Mais ils se gardent tous d'une vision par trop pessimiste et catastrophiste. Certes, nos auteurs naturalistes s'inquiètent à juste titre de l'avenir des poissons de grands lacs, de la diversité forestière ou de la raréfaction de quelques espèces endémiques. Mais tous s'accordent pour dire que les faunes et les flores sont encore fort riches et intéressantes : elles le resteront probablement encore longtemps, d'autant qu'elles font l'objet de nombreux programmes internationaux de protection et de conservation et qu'elle sont au centre d'une activité parmi les plus lucratives : l'écotourisme de masse. Cependant, Estienne Rodary ternit sérieusement la belle image de cette activité et montre qu'elle induit souvent des déséquilibres excluant les usagers traditionnels de la gestion et de la valorisation de leurs ressources naturelles, ce qui, si l'on n'y prend garde, peut devenir à terme la principale origine des menaces pesant sur les écosystèmes et les populations : la paupérisation et la marginalisation de certains groupes maasaï du Kenya et de Tanzanie, expulsés lors de la création des parcs naturels, est un exemple dramatique de cette situation.

Si les dégradations environnementales existent, elles ne sont pas aussi générales et contraignantes qu'on l'a parfois prétendu. Dans les années 1970-1980, on a vu dans la répétition des déficits pluviométriques, à l'origine notamment des deux

grandes famines de 1973 et 1984, la conséquence de la disparition du couvert forestier sur les hautes terres et l'on a stigmatisé les paysans qui, poussés par la nécessité d'étendre leurs champs face à la croissance des besoins d'une population qui avait doublé en trente ans, détruisaient les arbres qui retenaient les sols et alimentaient les nuages en humidité. Cette vision est battue en brèche par A. Gascon, qui montre la place importante que les paysans accordent aux ligneux dans leurs champs et leurs jardins. H. Cochet, lorsqu'il fait état de l'intensification actuelle des systèmes agraires du Rift, insiste sur le fait que les arbres sont partout de plus en plus présents : beaucoup sont plantés, et nombre d'entre eux appartiennent maintenant à des espèces exotiques. Cette tendance est d'ailleurs rapportée aussi par É. Demeulenaere dans les parcs agroforestiers konso.

Les arbres sont particulièrement présents dans les jardins agroforestiers dont l'avenir ne semble guère compromis. Bernard Charlery de la Masselière nous montre comment le caféier, en s'introduisant dans ces jardins, a permis de diversifier et de pérenniser un système vivrier existant en l'intégrant dans les nouveaux circuits marchands. La crise mondiale du café affecte certes les économies paysannes, mais les jardins restent au cœur des exploitations et des stratégies. Des productions de substitution font leur apparition : en Éthiopie, au Kenya et peut-être ailleurs, le khat, d'un bien meilleur rapport, envahit les exploitations de moyenne altitude ; certains fruitiers comme le *Macadamia* sont en expansion.

Outre le recours généralisé aux arbres, l'intensification des pratiques et la pression foncière se traduisent un peu partout par des stratégies de conquêtes des basses terres et par une réorganisation des circulations verticales et des complémentarités altitudinales. Certes, comme le précise H. Cochet, la descente vers les terres chaudes est toujours synonyme de risques sanitaires et de nombreux paysans des hautes terres hésitent encore à prendre cette décision, même quand la « surcharge » démographique de leurs terroirs d'origine les y encourage. Elle est cependant de plus en plus fréquente, comme le montre l'exemple konso, et s'accompagne de changements dans les représentations culturelles des basses terres, autrefois perçues comme menaçantes. C'est finalement l'ensemble du territoire qui est progressivement recomposé symboliquement et pratiquement : pour les vieux paysans du bord des plateaux, nous rapporte É. Chouvin, les basses terres inhospitalières se sont éloignées. Partout, les conflits entre éleveurs des basses terres et paysans défricheurs venus des hauteurs sont de plus en plus vifs et nombreux.

À l'issue de ces chapitres traitant des rapports homme-nature, peut-on risquer une synthèse et tenter un portrait d'ensemble du Rift africain ? Le mot « rift » n'évoque évidemment pas la même chose selon le domaine scientifique que l'on considère. Pour les paléontologues et les préhistoriens, il désigne le haut-lieu incontesté des débuts de l'aventure humaine. Pour les géologues et les géographes, le terme est également très évocateur de formations spécifiques. En revanche, pour les zoologues, les botanistes ou les écologues et pour tous ceux qui s'intéressent au rapport entre les sociétés et leurs natures, ce mot ne recouvre pas une réalité unique mais une pluralité de situations distinctes et irréductibles, même si les textes réunis ici font cependant émerger un certain nombre de traits communs : endémisme et diversité, isolement et pérennité, circulation et échanges en sont

les mots clefs essentiels. Le Rift ne constitue pas pour les approches concernées une entité pertinente. Peut-être ne faut-il y voir qu'une question d'échelle ? Alors que le paléontologue travaille sur des pas de temps considérables, que le géologue travaille sur une échelle à la fois spatiale et temporelle non moins importante, les approches scientifiques exposées dans la partie qui suit ne concernent en revanche que des phénomènes qui se déroulent de manière presque fugace, à l'intérieur des courts temps historiques, et sur des aires le plus souvent relativement réduites : le territoire d'un peuple, celui d'un État, l'aire qu'occupe une population, là où se déroule son histoire.

Bernard ROUSSEL
et François VERDEAUX

Références

BAETEMAN J., 1930 – *Croquis noirs. Au pays du Roi Ménélik*. Lyon/Paris, Librairie catholique Emmanuel Vitte, 223 p.

DORESSE J., 1971 – *Histoire sommaire de la Corne orientale de l'Afrique*. Paris, Paul Geuthner, 369 p.

MOORE S. F., 1986 – *Social facts and fabrications. Customary law on Kilimanjaro, 1880-1980*. London/New York/New Rochelle/Melbourne/Sydney, Cambridge University Press, 397 p.

MYERS N. R. A., MITTERMEIR C. G., DA FONSECA G. A. B., KENT J., 2000 – Biodiversity hotspots for conservation priorities. *Nature*, 403 : 853-858.

ROUSSEL B., VERDEAUX F., 2004 – *Natural patrimony and local communities in Ethiopia: advantages and limitations of a system of Protected Geographical Indications*. 29th Annual Spring Symposium of Centre for African studies : « Nature as local heritage: patrimony, conservation and territory in Africa », University of Illinois at Urbana Champaign, 15 p.

TULET J.-C., CHARLERY B., BART F., PILLEBOUÉ J., 1994 – *Paysanneries du café et des hautes terres tropicales*. Paris, Karthala, 368 p.

VERDEAUX F., 2003 – De la forêt en commun à la forêt domestique : deux cas contrastés de réappropriation forestière en Côte d'Ivoire et Tanzanie. *Bois et forêts des tropiques*, 278 (4) : 51-63.

VIDAL DE LA BLACHE P., GALLOIS L., dir., 1938 – *Géographie Universelle, Tome XII, Afrique équatoriale et Australe*. 398 p.